l'Humanité hebdo



**Photo** Le festival Chroniques nomades de Honfleur donne à voir douze expositions personnelles qui s'émancipent des préjugés visuels.

# À la rencontre de l'autre

**Chroniques nomades, manifestation de qualité, ne trie pas entre reportage et art, et démontre que les photographes ne voyagent plus pour l'exotisme mais pour trouver l'autre. La candeur n'est plus de mise.**

*Hywell Waters, photographe du Zimbabwe, choisit le décalage pour traiter de la dure condition des paysans de son pays :* **Farmer's Portrait.**

« Lors de la Biennale de photographie de Bamako, à l'automne, j'ai ressenti un choc énorme. Je me suis aperçu que j'étais imprégné d'idées toutes faites sur l'Afrique, de stéréotypes. En bon ethnocentriste, je m'imaginais un continent à la dérive où tout n'était que misérabilisme et perdition, où la population ne se nourrissait que de mendicité et de soutiens européens, alors que les Africains sont dignes, pleins de vitalité, de créativité, de générosité. En fait, j'étais manipulé », avoue avec humilité Claude Geiss, le patron très zen des rencontres photographiques Chroniques nomades, dont la 6e édition se déroule ces temps ci à Honfleur.

« Rentré du Mali, j'ai remis les pendules à zéro, suspendu mes choix de programmation. J'ose le dire : la distance, le recul que j'ai été amené à prendre ont été salutaires et pour le festival et pour ma vie personnelle. » Sur les murs des greniers à sel de Honfleur, douze expositions personnelles témoignent de ce que l'on ne voyage plus, effectivement, de nos jours, de façon innocente. La mentalité des photographes a évolué. La candeur n'est pas de mise. La recherche du dépaysement, de l'exotisme cède la place à la rencontre de l'autre dans un ailleurs, réel ou imaginaire.

**Même les somptueux travaux d'Olivier Grünewald**, de Lynn Davis, même les deambulations de Sophie Zénon, qui montrent, le premier, le spectacle grandiose d'immensités naturelles intactes, la deuxième des icebergs saisis comme des sculptures, la troisième le temps arrêté sur les rives du fleuve Amour, renvoient à une prise de conscience de notre responsabilité en matière d'environnement.

Françoise Huguier (agence Rapho), si familière du continent africain, cherche, elle, à appréhender l'évolution d'une société africaine en s'émancipant des préjugés de misère et de folklore qui lui collent aux basques. Elle braque donc son objectif sur l'organisation des rapports familiaux au sein des familles de la bourgeoisie malienne. Jeune photographe blanc du Zimbabwe, Hywell Waters, pour qui le reportage sur la situation politique et sociale en Afrique australe est une seconde nature, choisit le décalage, la distance pour traiter, en empruntant une forme plasticienne, sophistiquée, flashy, qu'il nomme « l'art brutal », la dure condition des fermiers de son pays, victimes d'un cyclone en mars dernier. Étrange voyage que celui de Flore-Aël Surun (agence Wostok). Immergée dans l'univers glauque et oppressant des gosses croupissant dans le ventre chaud de Bucarest, au plus près du réseau souterrain de chauffage urbain, elle rapporte un saisissant travail décalé, de coloriste, sur l'énergie vitale de ces jeunes SDF si attachants. Son travail tranche avec les séquences brésiliennes bulles de savon, au plus près des sens, de Flora Mérillon, qui nous entraîne dans une divagation de l'ordre de la narration.

Parti à Dharamsala, Patricio Estay, éloigné lui-même de son Chili natal, s'intéresse à l'exil des jeunes bonzes tibétains. Marchant sur les traces d'Alfredo Jaar, qui crée des installations et dès mises en lumières à partir d'images de douleur, Nicolas